

COLLOQUE INTERNATIONAL
Nathan Wachtel
Histoire et anthropologie

Jeudi 12 et vendredi 13 mai 2016
Musée du Quai Branly, Salle de cinéma

De *La Vision des vaincus* (1971) aux *Mémoires marranes* (2011) en passant par *Le Retour des ancêtres* (1990), l'œuvre de Nathan Wachtel chemine, un demi-siècle durant, sur les lignes de crête du dialogue – productif souvent, critique parfois – entre l'anthropologie et l'histoire. Du compagnonnage avec l'« anthropologie historique » des *Annales* à la pratique d'une « histoire régressive » qui se pose en remède aux ethnohistoires les moins réflexives, ce parcours de recherche exemplaire a nourri quantité de débats et de travaux. Surtout, ses modes d'enquête et ses objets de prédilection gardent une stupéfiante actualité. Qu'il s'agisse de marier le compte-rendu ethnographique et les matériaux d'archive sans faire injure à leurs silences respectifs, de scruter le revers « indigène » de la Conquête et de ses mises en récit, d'analyser la fluidité des appartenances confessionnelles aux marches d'un ordre impérial toujours vacillant, ou encore de décrire les fabriques locales de l'histoire et du territoire, les ouvrages de Nathan Wachtel restent tout à la fois des jalons et des sources d'inspiration.

Il s'agit ainsi, à l'occasion d'une série de tables-rondes consacrées aux différents aspects de l'œuvre de Nathan Wachtel, non seulement de rendre compte de l'évolution des rapports entre histoire et anthropologie dans le champ académique français depuis les années 1970, mais aussi de voir quel parti les chercheurs d'aujourd'hui tirent de la relecture de ses travaux.

Comité scientifique :

Romain Bertrand, CERI-Sciences-Po, Anne-Christine Taylor, CNRS, Frédéric Keck, musée du quai Branly, Julien Clement, musée du quai Branly, Jessica De Largy Healy, musée du quai Branly.

Colloque organisé par le Département de la recherche et de l'enseignement au musée du quai Branly.

Programme :

Jeudi 12 mai 2016

9h30 - Accueil

9h45 - Mot d'accueil, Frédéric Keck, Directeur du département de la recherche et de l'enseignement du musée du quai Branly

Session 1 – Avers et revers de la Conquête

Président de session / Modérateur Serge Gruzinski, EHESS

10h15 - Romain Bertrand, CERI, Sciences-Po. *La conquête sans majuscule. L'affaire Diego de Ávila (Manille-Mexico, 1577-1580)*

10h45 - Gilles Havard, CENA-Mondes Américains, EHESS. *Le soleil et la chaudière : les premiers contacts franco-amérindiens d'après un coureur de bois du XVIIe siècle*

11h15- pause-café

11h30 - Emmanuel Terray, EHESS. *La vision des vaincus et le silence des dominés*

12h00 - Benoit Trépied, CNRS. *Traverser le miroir colonial en Nouvelle-Calédonie*

12h30 - Discussion

13h00 - Pause déjeuner

Session 2 – Pratique et destins de l'ethno-histoire

Présidente de session / Modératrice Anne-Christine Taylor Descola, CNRS, musée du quai Branly

14h30 - Laurent Berger, LAS, EHESS. *Le retour des ancêtres royaux suicidés : une histoire régressive malgache*

15h00 - Vincent Hirtzel, CNRS. *Chamanisme et religion oraculaire : histoire à rebours de la voix des dieux et des esprits (Bolivie/Pérou)*

15h30 - Paulina Machuca, Colegio de Michoacán. *Les traces du passé et les preuves du présent : le cas des Philippines*

16h00 - Pause-café

16h15 - Tristan Platt, University of St. Andrews. *Milagros, Diablos y Caricaturas. Ejes fúnebres y rupturas temporales en San Bartolomé de Carata. Macha, Potosí, siglos XX al XVI al XXI*

16h45 - Isabel Yaya, LISST-Centre d'anthropologie sociale. *De sujets à objets de l'histoire : la métamorphose des ancêtres dans les Andes du XVIe siècle*

17h15 - Discussion

18h30 – Cocktail

Vendredi 13 mai 2016

Session 3 – La fabrique des mémoires

Présidente de session / Modératrice Carmen Bernard, Université Paris X-Nanterre

9h30 - Carlo Severi, LAS, EHESS. *Mémoire rituelle et histoire*

10h00 - William F. Hanks, UC Berkeley, États-Unis. *Présent passé, passé présent : les enjeux de l'histoire régressive*

10h30 - Pause-café

10h45 - Natalia Muchnik, CRH, EHESS. *La condition marrane : un 'fait social total' à l'épreuve de la longue durée*

11h15 - Anne-Christine Trémon, LACS, UNIL Lausanne. *Cheminer sur la trace des ancêtres. « Retour aux sources » et résurgences dans les visites aux villages d'origine de la diaspora chinoise*

11h45- Discussion

12h45 - Pause déjeuner

Session 4 – Dans le pli des pouvoirs

Président de session / Modérateur Jacques Revel, CRH, EHESS

14h30 - Patrick Boucheron, Collège de France. *Les arrêtes du pouvoir. L'ethno-histoire à l'épreuve du politique*

15h00 - Giovanni Levi, Université Ca' Foscari, Venise. *L'Histoire totale contre la Global History. L'historiographie avant et après la chute du mur de Berlin*

15h30 - Thomas Calvo, Colegio de Michoacán. *La vie pour un chapeau. Chalchihuites-Durango-Sombrerete (1705-1683-1679)*

16h00 - Pause-café

16h30 - Conclusion et Discussion

INFORMATIONS PRATIQUES

Colloque gratuit en langue française

Accès libre et gratuit dans la limite des places disponibles

COORDINATION

Anna Gianotti Laban

Responsable de la coordination des manifestations scientifiques, Département de la recherche et de l'enseignement, musée du quai Branly

Anna.laban@quaibranly.fr - [01 56 61 70 24](tel:0156617024)

RESUMES

Romain BERTRAND (CERI, Sciences Po/CNRS)

La conquête sans majuscule. L'affaire Diego de Ávila (Manille-Mexico, 1577-1580)

Rares sont les documentations qui nous permettent de dresser le tableau des présences espagnoles dans l'archipel philippin au cours des deux décennies suivant l'arrivée de l'armada de Miguel López de Legazpi à Cebu, en avril 1565. Dans les précis d'histoire impériale qui évoquent « le Pacifique des Ibériques », l'usage du terme de « Conquête », toujours affublé d'une majuscule, dispense ordinairement de décrire par le menu les opérations, plurielles et hasardeuses, au moyen desquelles les Espagnols édifient leurs premières enclaves fortifiées, accomplissent la « pacification » de l'île de Panay et s'emparent en 1571 de Manille, la capitale du royaume de raja Suleyman. Hormis les missives de Legazpi, les courriers des réguliers et les mémoires de supplique des capitaines – tous documents enclins aux euphémismes de bienséance –, il n'existe pratiquement aucune source permettant d'écrire une histoire sociale des « peuplements » espagnols de la fin du 16^{ème} siècle. De précieuses informations peuvent toutefois être glanées dans les registres de la Contaduría – les livres de compte de Manille pour la période 1565-1590. Surtout, l'historien peut mettre à profit les actes d'une affaire judiciaire à tous égards exceptionnels : le procès pour « atteinte à la Foi » intenté en 1577 par le Gouverneur Francisco de Sande au muchacho Diego de Ávila et à deux « ensorceleuses indiennes » originaires de Cebu – prénommées l'une Inés, l'autre Beatriz. Au fil de nombreux témoignages éclairant le cheminement souterrain d'une rumeur d'impiété attentant à l'honneur du Gouverneur, c'est tout l'univers chamarré des ritualités et des domesticités locales qui émerge des pénombres – un univers où se côtoient, dans les dépendances des posadas et les arrière-cours des paillottes, des soldats espagnols nés au Michoacán, des guérisseuses philippines, des serviteurs malais originaires des Moluques et des Célèbes, des artisans chinois et des devins africains venus des comptoirs de l'Estado da India. L'incapacité des interprètes et du scribe du Gouverneur à traduire certains termes vernaculaires employés par Inés et Beatriz offre également la possibilité de reconstituer, par petites touches, l'univers des babaylan – les « spécialistes rituelles » qui, lorsqu'elles officient lors des cérémonies de guérison, invoquent les anito et manient de complexes pharmacopées à base de plantes, de résines et de sécrétions animales. Ici comme en bien d'autres situations de contact de l'époque moderne, nous n'avons donc pas affaire à la « rencontre » à huis clos entre des « cultures » étanches et homogènes, mais à la coexistence de mondes irréductibles à l'espace étrié de leur entrecroisement.

Thomas CALVO, Colegio de Michoacan

La vie pour un chapeau. Chalchihuites-Durango-Sombrerete (1705-1683-1679)

A vies minuscules, enjeux dérisoires ? Voire, dans l'univers mexicain, et encore au XXI^e siècle, le chapeau n'est pas un simple couvre-chef. On acceptera sans doute que les « vies minuscules » n'aient pas la rationalité des « belles vies », tracées comme des voies royales. Aussi on ne s'étonnera pas que l'on ait ici (un peu) bousculé la géographie et la chronologie : ce sont ces vies minuscules qui, d'elles-mêmes, nous ont conduits à un segment d'histoire régressive.

D'emblée, nous avons voulu relever le défi : si l'on voulait des vies minuscules, et bien on présenterait des micro-vies, dans un microcosme socioculturel. Cela supposait faire le voyage vers les zones steppiques du nord mexicain, où naquirent au XVI-XVII^e siècle quelques réales de minas, à la richesse fluctuante. Nous ne mîmes même pas pied à terre à Sombrerete, nous continuâmes jusqu'à Chalchihuites, sa dépendance, avec sa propre documentation judiciaire. Nous y rencontrâmes, en partie, ce que nous cherchions, autour de 1705 : des mulâtresses que le péché de concubinage marginalise, puis expulse ; des rixes entre fratries, entre Espagnols et Indiens, où les pierres ont le maître mot, et pour des motifs qui échappent à tout le monde : les rumeurs courent. Tout ceci avait son intérêt, au-delà du chapeau que l'on tente de récupérer au péril de la vie après une dispute. Mais c'était des micro-fragments de micro-vies, pas des vies. Nous étions descendus trop bas dans l'enfer social et documentaire.

Nous voulûmes remonter d'un cran, nous arrêter à Sombrerete. Mais le curseur, à ce niveau, est difficile à moduler : le dossier que nous ouvrîmes, vers 1683, nous réservait une surprise. Il se rapportait à Durango, où un métis avait tué d'une estocade un Indien qui ne l'avait pas salué avec son chapeau. Dans notre projet initial il n'était pas question de toucher au macro-problème des révoltes indiennes, mais le métis assassin nous y entraîna : il devint soldat sur la frontière pour solder son crime. Mais que venait faire Sombrerete dans tout cela ?

Et tout s'éclaira lorsque, plus tard, le juge de Sombrerete déclara voir arrêté en 1691 ledit métis pour un autre crime commis dans le real en 1679. Il réclama pour cela le procès de Durango. Et la boucle se ferma. Ou plutôt elle reste ouverte, car dans ces archives locales souvent maltraitées, il manque la plupart du temps le début et la fin des dossiers, et le reste est en partie illisible, à la suite des intempéries. Aussi on ne saura jamais quel fut le destin final de Juan de Medrano, ou Juan Saez de Medrano, ou encore Juan Grande, métis.

William F. HANKS, University of California, Berkeley
Présent passé, passé présent : les enjeux de l'histoire régressive

L'anthropologie s'est longtemps interrogé sur le rapport entre la société comme système actuel d'une part, et l'histoire plus ou moins longue dont elle est issue, de l'autre. Sont impliqués les disciplines de l'archive et du terrain, la diachronie de l'histoire et la synchronie dynamique du présent, le passage du passé au présent, et son inverse, la contingence et la nécessité, la valeur des pratiques culturelles du présent comme archive vivante du passé, et la reproduction des "visions" culturelles. Toutes ces problématiques sont en jeu dans le projet de l'histoire régressive selon Nathan Wachtel, qui a ouvert tout un horizon de recherches Americanistes. Ces recherches comprennent "la nouvelle philologie" de Lockhart et de ses élèves, les recherches de VR Bricker, M. Edmonson, NM Farriss, G. Jones, d'Aurore Monod Becquelin et de moi-même en zone Maya, et une littérature importante qui réanalyse le monde colonial dans des termes qui auraient été impensables pour les chercheurs de générations antérieures. Une esquisse des grands débats contemporains dans la zone maya présente la possibilité de mieux cerner le génératif cette approche de la société dans l'histoire.

Gilles HAVARD, CENA-Mondes Américains, CNRS
Le soleil et la chaudière : les premiers contacts franco-amérindiens d'après un coureur de bois du XVIIe siècle

D'une grande richesse ethnographique, les écrits de Nicolas Perrot – coureur de bois ayant vécu et circulé une trentaine d'années parmi les Amérindiens des Grands Lacs, à la fin du XVIIe siècle –, permettent de rouvrir deux dossiers épineux de l'américanisme : celui de l'apothéose (à laquelle Perrot fait référence en mobilisant le motif du soleil) ; et celui du don, de l'échange, de la circulation des biens (qui peut être imagé, comme chez Perrot, par la chaudière, ou chaudron). Les Français furent-ils considérés initialement par les autochtones des Grands Lacs comme des hommes ou comme des « personnes autres qu'humaines » ? Le comportement économique des Amérindiens relève-t-il à proprement parler de la sphère marchande ? Répondre à ces questions implique notamment de s'interroger sur le bagage culturel de Nicolas Perrot. Son expérience de traiteur-ethnologue suggère que la convergence apparente, d'une culture à l'autre, des univers symboliques, ne s'accompagne pas d'une équivalence des conduites d'intérêt. Ce faisant, cette communication prend ses distances avec les approches les plus en vogue actuellement de l'ethnohistoire nord-américaine qui, à l'opposé de la tradition anthropologique classique – dans laquelle s'inscrit l'oeuvre de Nathan Wachtel –, ont tendance à voir dans le comportement des Amérindiens l'expression d'une raison pratique universelle.

Vincent HIRTZEL, CNRS
Chamanisme et religion oraculaire : histoire à rebours de la voix des dieux et des esprits (Bolivie/Pérou)

Cet exposé souhaite poursuivre, sur un domaine spécifique, le dialogue entre l'attention anthropologique au domaine des formes et l'attention historique au changement qu'à mise en pratique avec succès Nathan Wachtel. J'examinerai ainsi, dans un premier temps, comment le *modus operandi* des sessions chamaniques pratiquées aussi bien dans les Andes centrales contemporaines que dans certains petits groupes amazoniens proches de la Cordillère (Yurakaré et Chimane) permet d'éclairer certains aspects clés des pratiques religieuses propres aux grands sanctuaires oraculaires préhispaniques andins. Dans un second temps, je souhaite montrer qu'en ce qu'elle permet d'identifier dans les pratiques et les dispositifs rituels des enjeux partagés, cette comparaison est aussi instructive, en terme de changement, puisqu'elle permet de repenser les processus de restructuration et de réajustement continus des pratiques religieuses andines dans leur rapport historique avec le christianisme et dans les tensions induites par l'instauration de l'ordre social colonial.

Isabel YAYA, LISST-Centre d'anthropologie sociale
De sujets à objets de l'histoire : la métamorphose des ancêtres dans les Andes du XVIe siècle

Cette communication revisite un objet classique de l'anthropologie historique des Andes, celui du culte des ancêtres à l'aube de la période coloniale. À partir d'une discussion sur les apports méthodologiques et théoriques de Nathan Wachtel à ce dossier, je propose d'aborder la fabrique des ancêtres comme un dispositif à part entière de la production de l'histoire et du territoire.

Paulina MACHUCA, El Colegio De Michoacan (Mexique)

Les preuves du présent et les traces du passé : du Mexique aux Philippines, aller et retour

Colima, une ville (et un petit état) de l'ouest mexicain, sur les bords du Pacifique, est connue comme la « ville des palmiers », grâce à l'abondance de ses cocotiers (*Cocos nucifera* L.). Selon ses habitants, les palmeraies sont originaires de la région : depuis les « temps immémoriaux » ils ont bénéficié de cet arbre, tout aussi bien s'agissant de gastronomie que d'architecture. De fait la boisson traditionnelle et identitaire de Colima est la tuba élaborée à partir de la sève du cocotier, et le « tubero » —tout à la fois celui qui récolte la sève au sommet des arbres, et qui la vend par les rues— a sa statue dans un des jardins du centre de la ville. La municipalité a même tenté de lui imposer un habit de « manta », c'est-à-dire indigène. En fait, si l'on va un peu sous la surface, il apparaît vite, comme en d'autres cas, que la réalité historique demande un peu plus que des ajustements à ce qui est une autre « invention ». Le *Cocos nucifera* fut introduit à Colima à la fin du XVI^e siècle, grâce à la conquête des Philippines à partir de 1565 et au Galion de Manille. Ce furent les Philippins immigrés en Nouvelle Espagne (Mexique) qui, dans cette région, introduisirent leur savoir-faire pour une bonne utilisation du palmier et la confection de cette boisson et son dérivé distillé, le « vin de coco ».

A partir de ces antécédents, en 2012, j'ai entrepris une recherche aux Philippines, dans la perspective non seulement d'une histoire régressive, sur quatre siècles et demi, compliquée de transferts géographiques, d'une rive à l'autre du Pacifique. Cela me permettait de comprendre mieux les phénomènes liés aux échanges culturels et matériels entre le Mexique et les Philippines. Dans ces pays je découvris des faits fascinants : au-delà du cocotier, les deux pays ont échangé diverses plantes, diverses techniques, des connaissances gastronomiques, bien entendu des pratiques religieuses que l'on connaît mieux. Ici comme au Mexique, les unes et les autres ont été appropriées, sont considérées comme originaires du lieu. Même si le transfert s'accompagne de survivances linguistiques : le terme « tuba » est philippin, et le « kamoteng » usé aux Philippines provient du nahuatl « camotl » —patate douce.

La distillation de la tequila, boisson nationale mexicaine trouve son origine dans l'alambic philippin ; le paliacate, mouchoir aux couleurs vives et aux dessins caractéristiques, traditionnellement dans toutes les poches mexicaines, vient des Indes. A l'inverse la papaye, l'ananas bien installés sur les tables philippines, proviennent d'Amérique. Le cas de l'ananas, tout comme celui de la tuba conduisent à un constat : au long des siècles, de chaque côté du pacifique, il y a eu deux cheminements parallèles : et la tuba de Colima est aujourd'hui différente de la philippine, tout comme ses buveurs, socialement ; et les Philippins, ayant reçu l'ananas sont les seuls à l'avoir tissé, et en ont fait un de leurs référents nationaux.

Qu'est-ce qui a dévié, voire oblitéré les mémoires historiques ? En quoi l'enquête anthropologique peut-elle aider à résoudre des questions de cette nature ? Sans oublier l'histoire, qui pose des jalons, mais aussi la géographie qui encadre les dilemmes. On observe aujourd'hui que les Philippins ont une extraordinaire habileté pour le tissage. Elle se perçoit depuis au moins les temps de l'occupation espagnole. Elle se comprend en observant la richesse de la nature de l'archipel en plantes les plus diverses. On la touche aujourd'hui en admirant les magnifiques habits de fibre de piña (ananas). Bien sûr il reste, au coeur de la question, l'interrogation profonde : pourquoi est-ce cette nouvelle venue qui est devenue l'expression de la fierté nationale, ou régionale ?

Natalia MUCHNIK, CRH, EHESS

La condition marrane : un 'fait social total' à l'épreuve de la longue durée

Le phénomène marrane, la perpétuation de pratiques judaïsantes parmi les descendants des juifs convertis au christianisme dans les empires ibériques, et son pendant antagoniste, l'Inquisition, sont au coeur de l'oeuvre de Nathan Wachtel depuis 2001. Dans les trois ouvrages et les articles qui ont marqué ce nouveau volet d'analyse, il s'essaie, à travers les archives abondantes mais équivoques du Saint-Office, où se lisent les méandres des trajectoires individuelles, à relier passé et présent, mémoire d'une identité originelle et effacement face à la stigmatisation et à l'oubli. Le marranisme est ainsi devenu, depuis une trentaine d'années, et en partie grâce à lui, un concept analytique récurrent dans les sciences sociales pour penser celui qui se déconstruit toujours lui-même ou bien la condition de « l'homme moderne », divisé entre le citoyen et l'homme privé. Pourtant, ce « fait social total », tel que le désigne N. Wachtel, est doublement situé, dans le temps et dans l'espace, indissociable de l'action répressive de l'Inquisition et des clivages qui traversent les sociétés ibériques des 16^e-18^e siècles. Il s'agit donc, en somme, d'interroger la pertinence de la généralisation de la « condition marrane » dans la longue durée comme un outil heuristique des sciences sociales.

Tristan PLATT, University of St Andrews

Milagros, Diablos y Caricaturas. Ejes fúnebres y rupturas temporales en San Bartolomé de Carata. Macha, Potosí, siglos XVI al XXI.

[*Des miracles, des Diables et des Caricatures. Des axes funèbres et des ruptures temporelles dans Saint Bartolomé de Carata Macha, Potosí, siècles XVI au XXI*]

La ponencia plantea la interpretación de un paisaje a partir de dos conjuntos de memorias, separados por un milagro (San Bartolomé, siglo XVII?) que bautizó el paisaje y borró el primer conjunto memorial. Este puede recuperarse a través de la Probanza de un cacique de Macha Anansaya que en 1612 remontaba hasta el culto a sus antepasados bajo el Inca Guayna Capac, complementando así un trabajo anterior sobre la historia y memoria de un cacique de Macha Urinsaya (Platt 2015). Con etnografía y un documento suelto se reconstituye el segundo conjunto memorial bajo el signo del Sol, San Bartolomé y el Diablo (caricatura de los ancestros), que recrudece en tinku a fines del siglo XX. Hoy el tercer período (una nueva caricatura del Espíritu Santo joaquimita) atestigua la destrucción total del paisaje "patrimonial" por el Servicio Nacional de Caminos y los inicios del nuevo "tiempo de los sindicatos". Se detecta un eje "fúnebre" entre Macha y Carata que sugiere un "ceque" prehispánico que conecta las sepulturas dobles del linaje de Anansaya, y cuya relación con Todos Santos persistió por debajo de los encubrimientos del bautizo y de la caricatura, hasta el tiempo del gobierno sindical.

Carlo SEVERI, EHESS

Mémoire rituelle et histoire

Dans cette communication, je vais comparer la manière d'appréhender le conflit avec les Blancs qui caractérise deux traditions chamaniques amérindiennes : les Kuna de San Blas (Panama) et les Apaches de l'Ouest (USA). Dans les deux cas, j'analyserai deux modes différents de "faire mémoire" : le récit, qui peut renvoyer à la mythologie, et l'image complexe, liée à l'action rituelle.

Anne-Christine TREMON, LACS, UNIL Lausanne

Cheminer sur la trace des ancêtres. « Retour aux sources » et résurgences dans les visites aux villages d'origine de la diaspora chinoise.

Dans cette communication, je mène une analyse ethnographique d'un voyage de « retour aux sources » effectué en Chine par un groupe de personnes dont un ou plusieurs ascendants étaient des chinois qui avaient migré vers la Polynésie française au cours des grandes vagues migratoires du tournant des XIXe et XXe siècles. J'examine leurs pratiques de recherche, qui sont l'objectif principal de ce type de voyage, en même temps qu'elles sont constitutives d'une façon bien particulière de voyager – un « tourisme diasporique ».

A la différence des Marranes du Brésil, il ne s'agit pas d'une mémoire prise entre fidélité et déni, longtemps sauvegardée dans le secret. Il est néanmoins question d'une mémoire malmenée par une histoire heurtée. Mon point de départ est le parallélisme entre les moments clés du « retour » des Marranes, exprimés dans leurs récits par des mots tels que « éveil » ou « illumination », et le resurgissement activement recherché par les voyageurs polynésiens.

J'avance que ces voyages dits de « retour aux sources », ou de « quête des racines » sont guidés par le principe apparemment paradoxal d'une re-familiarisation avec l'inconnu. Montrant comment le voyage est lui-même appréhendé et mis en acte, suivant un paradigme indiciaire, comme un jeu de pistes, je restitue comment les voyageurs ont mené une quête expérientielle d'itinéraires passés, ceux de leurs ancêtres. Ces quêtes sont menées dans un état d'ouverture à la découverte, et suivant un principe de remise délibérée au hasard des rencontres avec des lieux et des personnes. Cette disposition à la fois corporelle et mentale, et ce cheminement hasardeux, peuvent être analysés comme devant permettre la rencontre spirituelle attendue avec les ancêtres. Tout se déroule comme si les voyageurs espéraient – et certains atteignent effectivement cette fin désirée – se plonger dans le passé au travers de l'expérience vécue du voyage. S'opère alors une forme de résurgence qui revêt, comme l'écrit Nathan Wachtel, « l'évidence du toujours su »

Benoit TREPIED, CNRS

Travers le miroir colonial en Nouvelle-Calédonie

Cette présentation examine les enjeux méthodologiques et épistémologiques que suppose une démarche d'enquête centrée sur la frontière coloniale en Nouvelle-Calédonie. Dans cette ancienne colonie de peuplement du Pacifique, une ligne de démarcation très nette a longtemps séparé l'anthropologie (du monde kanak) de l'histoire (des colons européens). Ce partage renvoyait tant aux découpages traditionnels entre disciplines (qu'il s'agisse des objets, des méthodes ou des sources), qu'aux caractéristiques spécifiques de la colonisation de l'archipel - en particulier la

ségrégation raciale née du confinement des Kanak dans les « réserves indigènes ». Cette dichotomie sociale, politique et intellectuelle donnait à voir deux mondes clos, séparés et étanches, jusqu'à ce que la mobilisation politique des Kanak indépendantistes ne bouscule ce schéma établi, et n'amène les sciences sociales à réviser leurs paradigmes. Désormais, les entreprises réflexives et historicisées de croisement de l'archive et du terrain ethnographique permettent de questionner ce qui se joue précisément dans les interactions sociales entre colons et colonisés : la frontière coloniale n'y apparaît plus comme un fossé irréductible mais plutôt comme une "zone grise", un miroir colonial ambigu et incertain, fait de rencontres, de circulations, d'échanges et de malentendus.